

An impressionist painting of a Parisian garden scene. In the foreground, a large, dark tree stands on the right, its trunk and branches casting shadows. Below it, a green rectangular planter box is visible. In the middle ground, a wide, light-colored path or lawn is populated with several small figures of people walking and sitting. To the left, a white column stands near a green structure. In the background, a large, light-colored building with multiple windows and a central tower-like structure is visible under a pale sky. The overall style is soft and painterly, with visible brushstrokes and a warm, slightly hazy atmosphere.

Gérard
Morhange

Cinq jardins

SCÈNES DE
LA VIE PARISIENNE

Librinova”

Gérard Morhange

Cinq jardins

Scènes de la vie parisienne

© Gérard Morhange, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7173-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration de couverture, « Jardin du Luxembourg » par Patrick Bénét

<https://patrickbenetpeintre.com>

« Ce que je voudrais, disait Lucien, c'est raconter l'histoire, non point d'un personnage, mais d'un endroit, – tiens, par exemple, d'une allée de jardin, comme celle-ci, raconter ce qui s'y passe – depuis le matin jusqu'au soir. Il y viendrait d'abord des bonnes d'enfants, des nourrices avec des rubans... Non, non... D'abord des gens tous gris, sans sexe ni âge, pour balayer l'allée, arroser l'herbe, changer les fleurs, enfin la scène et le décor avant l'ouverture des grilles, tu comprends ? Alors, l'entrée des nourrices. Des mioches font des pâtés de sable, se chamaillent : les bonnes les giflent. Ensuite, il y a la sortie des petites classes – et puis les ouvrières. Il y a des pauvres qui viennent manger sur un banc. Plus tard des jeunes gens qui se cherchent ; d'autres qui se fuient ; d'autres qui s'isolent, des rêveurs. Et puis la foule, au moment de la musique et de la sortie des magasins. Des étudiants, comme à présent. Le soir, des amants qui s'embrassent ; d'autres qui se quittent en pleurant. Enfin, à la tombée du jour, un vieux couple... Et, tout à coup, un roulement de tambour : on ferme. Tout le monde sort. La pièce est finie. Tu comprends : quelque chose qui donnerait l'impression de la fin de tout, de la mort... mais sans parler de la mort, naturellement. »

Les Faux-Monnayeurs, André Gide

PREMIÈRE PARTIE

I.

Hygiène de la Promenade

Jardin du Luxembourg 1

Paris était gris ce jour-là, le ciel comme un drap opaque tendu au-dessus des immeubles sombres, si proche qu'il semblait effleurer les toits, privant les passants de l'espoir de voir un rayon de soleil avant de parvenir à leur destination et probablement même de toute la journée. Plongé dans ses pensées, il marchait lentement dans la rue de Tournon en direction du Palais du Luxembourg, dont il pouvait apercevoir la silhouette au loin. Les passants marchant dans la même direction faisaient un écart pour le dépasser, sans remarquer cette haute silhouette anonyme engoncée dans un duffel-coat bleu marine presque noir fermé jusqu'au cou, cheminant vers la rue de Vaugirard. Comme tous les jours, Henri Vermeulen parcourait cet itinéraire qui le conduisait de son domicile au jardin sénatorial, promenade pédestre excellente pour sa santé selon son médecin.

Il avait choisi ce dernier pour son bon sens, sa capacité d'écoute et son âge, suffisamment avancé pour avoir accumulé une bonne expérience et encore assez jeune pour ne pas être définitivement lassé des patients et de leurs maux, comme tant d'autres de ses confrères. Le docteur Rieux, avenant généraliste d'une cinquantaine d'années, répondait en tout point aux critères qu'il s'était fixés. Tout au plus aurait-il pu lui reprocher d'exercer son activité dans le quartier des Batignolles, dans le nord de Paris, ce qui représentait une véritable expédition pour se rendre à son cabinet par les transports en commun depuis son domicile, mais il avait choisi de ne pas tenir compte de ce critère géographique.

Le médecin lui confirmait à chacun de ses rendez-vous trimestriels que ses analyses sanguines étaient bonnes et qu'il n'avait pas lieu de s'inquiéter, mais insistait sur la nécessité de la pratique régulière d'un sain exercice physique comme prévention des petits maux de l'âge aussi bien que des maladies les plus cruelles. Ayant abandonné le tennis vers cinquante ans pour épargner ses articulations et le ski dix ans plus tard par crainte des conséquences des chutes,

son patient avait remplacé ces activités sportives qu'il avait beaucoup pratiquées, par la marche quotidienne dans Paris quel que soit le temps. Il combinait ainsi le plaisir toujours renouvelé du spectacle de la ville avec le caractère utilitaire de cet exercice physique. Cependant la fatigue et le manque d'énergie qu'il ressentait à certaines époques de l'année pour entreprendre les actions les plus banales, comme sortir pour remplir les placards et le réfrigérateur, une ou deux fois par semaine, lui rappelaient désagréablement qu'il avait dépassé soixante-cinq ans. Il pensait souvent qu'il était maintenant plus vieux que son père lorsque celui-ci était mort de sa leucémie, après trois ou quatre années de rémission octroyées par la greffe de moelle osseuse permise par les progrès de la médecine dans les années soixante-dix et, bien qu'il fût conscient de l'absurdité logique de cette comparaison, cette pensée l'angoissait.

Sa méditation morose s'interrompt lorsqu'il pénétra dans le jardin par la grille d'entrée qui jouxte le Musée du Luxembourg ; longerait-il le bâtiment de l'Orangerie sur sa gauche, en direction de la façade ouest du Palais ou poursuivrait-il tout droit sa route, en direction des tennis et du terrain de longue paume ? L'absence des bigaradiers, habituellement placés le long de la façade de l'orangerie et que les jardiniers avaient rentrés à l'intérieur du bâtiment pour leur éviter le gel, l'incita à retenir ce dernier choix. Poussé par l'envie d'un thé brûlant à l'intérieur du restaurant salon de thé qui jouxte le terrain de longue paume, il pressa le pas, balançant les bras pour gagner de la vitesse, maintenant pressé d'arriver. Il était déjà quatre heures de l'après-midi. Comme tous les jours en hiver, les gardiens commenceraient à faire évacuer le parc dans trois quarts d'heures. Cela devrait lui suffire pour avaler son thé et une pâtisserie, en regardant le soleil décliner à l'horizon derrière les arbres et le dôme de l'Observatoire dans le lointain.

Arrivé au but de sa marche rapide, délicieusement chauffé, il trouva une petite table vide près de la vitre et sortit le Monde de sa poche de manteau, pour reprendre la lecture d'un article de la page Sciences, entamé à l'heure du déjeuner. Le journaliste relatait brièvement la découverte par des paléontologues dans le Jura d'une piste de dinosaures, bien conservée dans la terre depuis cent cinquante millions d'années. Sur la photographie illustrant l'article, les traces de pas de la bête, d'une dimension démesurée (elle aurait pesé trente tonnes), apparaissaient clairement, l'échelle étant fournie par comparaison avec le pied et la jambe d'un des scientifiques, habilement cadrés dans un angle de l'image.

Cent cinquante millions d'années, pensa-t-il, une mesure temporelle inimaginable, qui ramène à peu de chose les trois millions sept cent mille ans que l'on prête maintenant à l'homme debout ayant quitté la forêt pour la savane, et à presque rien les huit mille ans d'histoire humaine dont on conserve quelques souvenirs sous forme de ruines, de glyphes et d'écrits où il est difficile de séparer le réel du mythe. Et que dire des derniers misérables trois mille ans qui ont abouti aux sociétés humaines d'aujourd'hui, en comparaison du million et demi de siècles qui nous séparent de la mort de l'animal dont nous lisons encore miraculeusement la trace dans la glaise ? Cette pensée vertigineuse lui fit penser, par association d'idées, à l'ouvrage de H.P. Lovecraft qu'il avait lu autrefois, *Dans l'Abîme du Temps*, particulièrement en phase avec ses réflexions. Savoir s'il parviendrait malgré ses inquiétudes à atteindre l'âge de quatre-vingts ans que lui promettaient les statistiques démographiques des assureurs, prenait, dans ce contexte, l'aspect d'une plaisanterie particulièrement comique, aussi dérisoire que les querelles politiques qui occupent les premières pages des journaux qu'il continuait à lire malgré les sollicitations incessantes de son téléphone mobile et de la télévision...

Les coups de sifflet des gardiens le tirèrent de sa réflexion ; il paya sa consommation et sortit dans l'air glacé. La nuit était tombée. Les passants se hâtaient vers les sorties du jardin, encadrés par les gardiens siffleurs comme les troupeaux de moutons par les chiens patous des Pyrénées. Sorti par la Porte Saint Michel, il longea les grilles jusqu'à la rue de Médicis où il traversa pour jeter un coup d'œil, en passant, à la vitrine de José Corti, oubliant que la librairie avait fermé et déménagé rue Monsieur le Prince depuis quelques années. Il reprit donc la rue de Tournon dans le sens inverse de sa promenade de tout à l'heure et repassa devant les mêmes commerces qu'il avait longés précédemment. En passant à nouveau devant le numéro 8, il pensa, comme à chaque fois, à la Société des Amis de la Loi, créée à cet endroit en 1790. Les noms de ses fondateurs lui revinrent sans effort, deux acteurs mineurs mais pittoresques de la Révolution, Gilbert Romme et Théroigne de Méricourt. Leur Club politique n'avait pas duré car ses membres avaient rapidement décidé de rejoindre le Club des Cordeliers de Danton, d'ailleurs situé à peu de distance de là... Le trottoir était presque désert, vidé de ses promeneurs par le froid. Les boutiques aussi étaient vides de clients et semblaient abandonnées. Il frissonna et hâta le pas en se dirigeant vers la rue Férou.

Il habitait au milieu de cette dernière petite rue, étroite et sombre. Son appartement était situé au dernier étage d'un vieil hôtel construit à la fin du dix-septième siècle. Situé entre deux autres hôtels nobles de la même époque, ayant appartenu le premier aux Mahé de la Bourdonnais et le second aux La Trémoille, le bâtiment avait perdu de sa grandeur. Sa façade grise donnant sur la cour, protégée de la rue par un mur et une grille d'entrée, dissimulait bien les quelques beaux restes légués par son architecte dont le nom n'était pas parvenu jusqu'à lui et par les propriétaires successifs des deux derniers siècles.

Parmi les joyaux préservés des outrages du temps, l'hôtel offrait sa belle façade sur jardin, du côté opposé à la rue, son hall d'entrée dallé de pierres, qui servait autrefois de passage aux chevaux sous la voûte du porche, et un large escalier tournant aux marches usées par les ans, doté d'un garde-corps en fer forgé laqué de noir, œuvre d'un artisan d'art, maître en son métier. Les services du Ministère de la Culture ne s'y étaient pas trompés et avaient inscrit l'escalier et le garde-corps à l'Inventaire supplémentaire des bâtiments historiques, en même temps que les façades et la toiture. Ce classement flatteur contraignait les propriétaires à solliciter l'architecte des bâtiments de France pour les moindres travaux sur ces parties classées, mais présentait théoriquement un avantage fiscal sous forme de déductions d'impôt pour les propriétaires d'une partie des dépenses d'entretien. Il en avait bénéficié lorsqu'il avait fallu ravalier la façade sur rue, il y avait une dizaine d'années.

Vermeulen aimait l'idée que le jeune Talleyrand, né au 4 de la rue Garancière, à deux pas de l'église Saint Sulpice et de son domicile, ait entretenu pendant deux ans des relations galantes avec une jeune comédienne qui habitait ce même hôtel où il logeait aujourd'hui, lorsqu'il fréquentait l'ancien séminaire, où il avait été admis à l'âge de seize ans, en 1770. La jeune femme, qui se faisait appeler Mademoiselle de Luzy, était la maîtresse du richissime receveur des impôts d'Auvergne, qui l'entretenait et la logeait, certainement dans les vastes appartements du premier étage, l'étage noble de l'époque. Et il s'amusait à la pensée que ce séminaire, qui jouxtait alors l'église Saint Sulpice, fut devenu après sa destruction et son remplacement par les bâtiments actuels, au début du 19^e siècle, une fourmilière administrative hébergeant les services fiscaux de plusieurs arrondissements parisiens.